

[Publié in *Cultures en mouvement*, n°5, 1997, pp.40-43]

/p.40/

LA MISE EN CULTURE DES RITES

Gilles Tarabout

(Ethnologue CNRS, Centre d'Etudes de l'Inde et de l'Asie du Sud, EHESS, Paris)

Des rituels hindous autrefois décriés sont maintenant intégrés, après "toiletage", à la programmation indienne et internationale des spectacles. Au prix d'une évolution dans la notion de « culture ».

Certains rituels spectaculaires hindous, exclus il y a encore quelques décennies du champ de la culture, sont maintenant reconnus comme des formes artistiques à part entière. L'histoire de cette mutation est largement celle du changement d'un regard : celui des élites urbaines, de l'Inde et d'ailleurs. Le processus a été rendu possible par la labilité de la notion même de culture.

Trois acceptions de ce mot paraissent en particulier impliquées. La première met en équivalence *culture* et *civilisation*, une notion elle-même comparativement récente (milieu du XVIIIe siècle) qui tend à prendre une extension de plus en plus englobante : il y a par exemple "la culture indienne", ce qui peut renvoyer aussi bien à des réalisations artistiques qu'à une façon de vivre. Les deux autres cherchent à poser une limite, qu'il s'agisse de contraster *culture* et *ignorance* (il y a des personnes "cultivées") ou de la différencier de la *religion* (lorsqu'un champ culturel, par opposition à un champ religieux, est isolé). Dans la pratique de la langue il est courant de passer d'une signification à l'autre. Une telle polysémie a ses avantages. C'est en particulier elle qui permet, paradoxalement, qu'un rituel devienne culture. L'étrange destinée du Teyyam, un culte comportant des trances de possession oraculaire pratiqué dans le Kérala (sur la côte sud-ouest de l'Inde), l'illustre.

Teyyam des champs...

Littéralement, Teyyam veut dire "divinité". Egalement appelé Teyyâtam, danse divine, il s'agit d'un ensemble rituel long et complexe visant à réaliser, aux yeux des dévots, l'incarnation temporaire d'une Puissance divine dans un être humain. Rendue ainsi manifeste, celle-ci reçoit les hommages des fidèles, répond aux questions qui lui sont posées, exerce un pouvoir de juridiction locale. Les cérémonies se déroulent dans des sanctuaires hindous au cours de fêtes organisées à intervalles réguliers. Les Divinités concernées, au nombre de plusieurs centaines dans l'ensemble de cette région, sont fréquemment des morts divinisés : héros légendaires, ou défunts morts "avant terme", dont l'esprit redoutable est l'objet d'un culte propitiatoire. Dans cette vision du monde, ces Puissances restent proches des vivants et continuent à intervenir dans leurs affaires en assurant, ou menaçant, leur santé et leur prospérité. Le culte du Teyyam est le moment privilégié où un dialogue explicite peut être établi avec elles.

Deux faits sont ici à retenir. D'une part, l'aspect des oracles peut être extrêmement spectaculaire. Leur maquillage est souvent très élaboré, nécessitant de longues heures de préparation, et le costume de grande ampleur, certaines coiffes atteignant plusieurs mètres de haut. L'apparition à la lueur des torches de ces Puissances, dansant lourdement au son des tambours et des cymbales, vise délibérément à impressionner les fidèles, en rendant évidente la

force de ces Etres. Cela en constitue la dimension, pour simplifier, photogénique, celle qui est susceptible de s'exporter.

D'autre part, si les patrons de ces cultes, et les morts qui ont été divinisés, peuvent être de diverses castes, voire de diverses confessions (certains morts musulmans font ainsi partie du panthéon), les oracles, eux, sont des spécialistes appartenant à des groupes sociaux bien précis dont le statut, en termes de pureté rituelle, était -et est encore- dévalorisé. Bien plus, ces cultes comportent souvent des sacrifices d'animaux et des libations d'alcool, pratiques jugées impures par les castes de haut statut mê- /p.41/ me si elles les patronnent le cas échéant. Socialement, donc, ces cultes ont été longtemps considérés par les élites indiennes et coloniales comme "superstitieux", dégradants. La danse des oracles était une "danse démoniaque", qui choquait la décence et n'avait aucun rapport avec la spiritualité du "vrai" hindouisme.

Aussi, jusque dans les années quarante, les Teyyams méritaient d'être "éradiqués" : pas seulement selon les mots des missionnaires chrétiens, montés en première ligne, mais aussi selon ceux des réformateurs hindous et de l'élite urbaine, militants actifs d'une "moralisation" des cultes. Certes, parfois, des articles de journaux s'interrogeaient sur le fait de savoir si ces rituels ne comportaient pas un élément artistique minimal. C'était pour conclure qu'en tout état de cause maintenir ces pratiques "ferait plus de mal que de bien" (à la société). Indiscutablement, selon le discours dominant, le Teyyam, pratique d'ignares, était exclu de la culture. Or, aujourd'hui, surprise : le culte est devenu un emblème culturel, aussi bien en Inde qu'en Occident -quoique pour des raisons bien différentes.

...et Teyyam des villes

En Inde¹, vers la fin des années soixante-dix, les cérémonies officielles de l'Etat ont commencé à intégrer quelque chose appelé "Teyyam". En 1977, par exemple, la parade de la Fête Nationale à New Delhi joignait au spectacle des réalisations technologiques indiennes et des armements nouveaux celui de la "culture populaire", sous forme de tableaux vivants, dont quelques oracles de Teyyam costumés (mais évidemment non possédés). Cela s'inscrivait dans un processus qui était, lui, plus ancien : dès l'indépendance, les gouvernements successifs, tous séculiers, avaient entrepris l'édification et la valorisation d'un patrimoine culturel national en puisant, en particulier, dans les ressources du "folklore" des diverses régions. Le Teyyam, devenu par cette politique danse folklorique parmi d'autres (après, tout de même, trente ans de programmation), a eu alors pour fonction de s'intégrer à une mosaïque permettant à l'Inde de définir son "unité dans la diversité".

Vers la même époque, le gouvernement régional du Kérala s'est mis à organiser, dans les grandes villes de la région, une fête annuelle glorifiant la culture locale. La présentation sur scène de Teyyam y est devenue récurrente. Parallèlement, photographies et articles sur le sujet se multiplient. Exemple caractéristique de cette nouvelle approche culturelle, un journaliste kéralais écrit ainsi en 1994 : le Teyyam est "la première forme artistique rituelle populaire" du Kérala ; il dépasse "la superficialité d'un rituel" car il joint "l'importance accordée à l'harmonie sociale" à "l'héritage esthétique enchanteur des gens de la région". Le gouvernement régional de coalition mené par des marxistes a d'ailleurs choisi des photos de Teyyam pour incarner spécifiquement la culture kéralaise sur la couverture d'un opuscule distribué en 1997 par les bureaux de tourisme.

Il faut bien entendu se rendre compte qu'à l'exception d'un "spectacle ethnographique" orga- /p.42/ nisé dans un village en 1984 par la fondation Ford, au cours duquel, ironie suprême, un coq fut sacrifié sur scène devant un public raffiné (pour faire plus "vrai"), aucun élément religieux n'est désormais retenu dans ce type de présentation. Pour devenir produit montrable, le Teyyam voit sa durée radicalement réduite ; la récitation préliminaire de la geste

de la divinité est généralement supprimée, le culte aboli, et toute fonction oraculaire est, à l'évidence, absente. Que reste-t-il ? essentiellement le costume, la musique, de la danse, parfois des mimiques de possession, ainsi que l'appellation. C'est à ces conditions que le Teyyam devient apte à incarner, aux yeux des élites urbaines, quelque chose d'une authenticité villageoise avec laquelle ces citadins sont, simultanément, en rupture.

D'autres facteurs concourent, en Inde, à cette promotion ambiguë. Les péripéties des mythes des divinités du Teyyam ont par exemple inspiré des compagnies théâtrales commerciales, qui les ont mises en scène dans des mélodrames. De leur côté, les militants marxistes, influents sur place, ont cherché à utiliser les costumes du Teyyam dans des spectacles engagés. Le procédé réduit le Teyyam à un simple code théâtral, ce qui a le double mérite, dans cette optique, d'éduquer les masses au moyen de leur propre "culture", tout en en démystifiant les "superstitions". Devenu langage coloré, le Teyyam peut à la limite ne signer qu'une origine géographique, comme lors d'une manifestation des commerçants du Kérala en 1982, où une délégation du nord du pays était accompagnée de quelques danseurs costumés permettant d'identifier sa provenance.

Une telle diversification des pratiques sociales se référant au Teyyam n'est pas sans créer des tensions chez ceux qui assurent la fonction d'oracle. La décontextualisation, et surtout la commercialisation des Teyyams, est souvent vécue comme une atteinte à l'ordre socio-religieux antérieur. Elle suppose une organisation radicalement différente des rapports sociaux : le patronage traditionnel du culte, les privilèges et devoirs des oracles, font place à une relation essentiellement contractuelle. Ces modifications sont facilitées par l'évolution propre de la société rurale, où ces processus sont de toute façon en cours dans tous les domaines d'activité.

D'autres facteurs jouent : les oracles appartiennent à des groupes sociaux généralement pauvres, et une rémunération supplémentaire est bienvenue ; par ailleurs, ils trouvent évidemment positive la valorisation du Teyyam comme forme artistique, d'autant que celle-ci tend à nuancer l'image dépréciée (en termes de statut) dont ils sont fréquemment victimes. Être intégré à la culture des élites, même si des "ajustements" sont nécessaires, c'est aussi affirmer un rôle social différent de celui d'autrefois. Pour ces raisons, des oracles effectuent les deux sortes d'intervention : d'une part, ils continuent à assurer leur rôle religieux ; d'autre part, ils font des "présentations" à la demande, à destination du public urbain. Si l'on sait que certains oracles peuvent être, par ailleurs, des militants marxistes, on conçoit que ces pratiques cumulatives ne sont pas sans paradoxes.

La quête de l'imaginaire

Mais le Teyyam ne se produit pas que sur les scènes indiennes : à la suite de sa promotion nationale il bénéficie d'une reconnaissance internationale. Il a ainsi été présenté plusieurs fois à Paris depuis 1985 à l'initiative de la Maison des Cultures du Monde (MCM). Cet intérêt est lui aussi fort récent, le regard occidental sur ce culte ayant été autrefois extrêmement critique. Mais il n'a pas les mêmes raisons d'être /p.43/ qu'en Inde. Dans ce pays, le Teyyam, folklorisé, participe à l'affirmation d'une identité. En Occident, la programmation de Teyyams s'inscrit dans une problématique particulière, celle de la création artistique. Dans le domaine théâtral, Artaud et son *Théâtre de la cruauté* continuent d'inspirer le désir contemporain d'ouvrir la scène au rituel. Il s'agit alors non seulement de reconnaître et de magnifier les aspects esthétiques de ce dernier, mais de considérer qu'il est propre à (re)vitaliser la création occidentale. Notons cependant que si la dimension religieuse du rituel est soulignée dans ce type de présentation, afin de procurer un "frisson sacré", elle n'est que verbalement évoquée: le culte n'est jamais véritablement effectué et le Teyyam demeure, par nécessité, autant décontextualisé que dans sa version folklorique indienne. Mais, en Occident, le Teyyam

devient le signe d'une altérité radicale, d'une intégrité humaine archaïque et perdue, où affleure, à la manière de "l'art brut", un universel de la fantasmagorie. C'est, par exemple, ce que semble suggérer la couverture du livre récemment publié par la MCM où, sous le titre *Atlas de l'imaginaire*, figure une superbe photo de Teyyam. C'est aussi pourquoi, sans doute, un autre cliché de Teyyam illustre un dépliant annonçant la création d'une nouvelle discipline d'étude, "l'ethnoscénologie". Cette valorisation, différente donc de celle qui a lieu en Inde, contribue cependant au prestige local des spécialistes invités à l'étranger. Le Teyyam en retire indiscutablement une noblesse et une légitimité supplémentaires dans les milieux cultivés indiens.

Le cas du Teyyam paraît révélateur des jeux de signification opérant sur le terme "culture" dans le contexte contemporain d'interactions entre civilisations et, au sein de chacune d'entre elles, entre niveaux de société. Comme bien d'autres rites dans le monde, autrefois décriés par les élites et actuellement revalorisés (après purge sévère) dans leur aspect esthétique, le Teyyam illustre comment un même label, "culture", peut être manipulé pour dire des choses dissemblables, successivement ou simultanément. Opposée à "l'ignorance" et à la "superstition", la culture a d'abord permis de dévaloriser le Teyyam. Entendue au sens de folklore, elle en autorise au contraire la reconnaissance, moyennant "adaptation". Ce folklore peut n'être alors qu'un langage, utilisable pour transmettre le message de son choix, y compris politique ; il peut aussi devenir l'emblème d'une identité, régionale ou nationale ; il peut enfin être vu comme l'expression "brute" de besoins humains universels, brique d'une culture mondiale en devenir définie, encore une fois, par des élites (et celui qui ne connaîtrait ou n'apprécierait pas le spectacle du Teyyam ne manifesterait à leurs yeux, par un curieux retour de bâton, que sa propre inculture).

Selon les circonstances, la "culture" inclut ou exclut alors une dimension religieuse, cette dernière restant en tout état de cause nominale, car il n'est jamais question de prendre au sérieux le culte villageois *per se*. Ces évolutions ne sont pas à critiquer. Mais il est bon de les noter, de voir qu'elles font appel à des sens contrastés du mot culture, et de se demander si elles ne sont pas précisément facilitées par le maintien simultané de ces diverses significations. Sans doute est-ce la condition nécessaire pour que des gens ayant des idées et des désirs somme toute extrêmement différents puissent "dialoguer" et y trouver, chacun, son compte.

1- Les informations qui suivent reposent largement sur le travail de l'anthropologue américain Wayne Ashley.